

Le soir, à l'heure calme où les bruits de la ville
Meurent dans le lointain ; quand la lune immobile
Répand avec amour ses rayons en tout lieu ;
Quand chaque étoile d'or resplendit comme un cerierge,
La nature s'endort en paix comme une vierge
Sous le regard de Dieu.

Mais le cœur se réveille, il bat, il se sent vivre ;
Des désirs de la nuit ardemment il s'enivre,
Et dans la plaine en fleurs, le rêveur soucieux,
Se retourne brûlé par un désir étrange,
Il cherche à ses côtés une sylphide, un ange,
Un bel ange des cieux.

Il cherche et voudrait passer toute sa vie
Dans une extase encor d'une extase suivie,
Heureux près de cet ange au visage éclatant,
De répéter toujours en le voyant sourire,
Ces deux mots, mots divins que je n'ose vous dire :
O vous, que j'aime tant !

Pendant que je récitais cette page de mon cœur, la
lune était sortie de derrière un gros nuage noir, et il
me semblait qu'elle m'apparaissait en me demandant
si je n'étais pas un échappé de la Longue-Pointe. Et
le ciel lui-même, qui avait été à l'orage durant toute
la journée, commençait à se sillonner de coloris joyeux
tout comme s'il avait voulu faire partir un feu d'artifice
en l'honneur de mon hérésie.

Près de ma demeure, un arbre reflétait ses branches
dentelées sur la muraille jaune d'une vieille maison
voisine et les moustiques, dansant une sarabande
infernale autour d'une lumière électrique, grossis par
le globe du verre, ressemblaient à des oiseaux voltigeant
dans la pénombre de l'arbre, prenant parfois des
formes d'oiseau mouche ou d'aigle gigantesque, tout
comme ces scènes lilliputiennes et grandissantes qu'on
voit par le radioscope.

Puis un murmure de source frémissante se faisait
entendre, semblable à des gouttelettes qui tombent
d'une cascade, et je me serais réellement cru en villégiature,
en forêt, sous bois, si je n'avais vu que ce
bruit de cascade provenait de la voiture d'arrosage
public qui rafraîchissait l'asphalte des rues.

Enfin, tout cela me mettait joie et gaieté au cœur,
et moi qui ne puis aller à la campagne pour respirer
le thym et le romarin, je croyais y être, et je trouvais
fous ceux qui quittent la ville pour aller se faire
manger par les maringouins.

A ce moment de mes réflexions, la nue s'était
déchirée et la grosse artillerie céleste faisait des
siennes.

Les éclairs, cette électricité céleste que les hommes
essaient de voler à Dieu pour se tuer plus vite, se
jouaient dans les nuages, et comme je vois distinctement
deux églises de ma chambre, les éclairs scintillaient
d'un clocher à l'autre, les éclairant parfois
comme deux phares protégeant la ville.

Et je pensais, les bâtiments comme les hommes,
tout ce qui est le plus élevé et le plus rapproché de
Dieu, tout cela attire plus facilement la foudre. Voilà
pourquoi nous ne devons jamais envier les grandeurs.

Comme vous le voyez, lecteurs, j'en étais arrivé à
des réflexions qui m'auraient mené fort haut et fort
loin, quand j'en fus tiré par un cri strident qui me
glaça d'effroi.

Je plongeai les yeux dans l'obscurité qu'éclairait
parfois les éclairs, et au détour d'une rue, je vis une
scène navrante.

Une forme humaine venait de s'affaler, poursuivie
par une meute de chiens errants et par un cavalier à
cheval sur une monture aussi rapide que bizarre. A
en juger par le tableau, et comme je vous le disais
tout à l'heure, on se serait cru sous forêt, assistant à
une chasse à la... biche.

La forme humaine, qui s'était affalée et que je
venais de reconnaître pour une noctambule pédalante
poursuivie par un chasseur à la recherche de gibier,
s'était prestement relevée, et s'adressant au chasseur,
elle lui dit d'une voix *champagnisée* :

—Avez-vous vu mon agileté ?

—Chez nous, répondit le chasseur d'une voix avinée,
cela s'appelle...

Et il prononça certaine lettre de l'alphabet français.
Et la lune, qui avait vu l'autre, se cacha par décon-
cence, et j'en fis autant.

GASTON-P. LABAT.

DIVORÇONS !

Divorçons !

Une bombe de dynamite, lancée soudain au milieu
d'une foule suspendue dans l'attente de nouveaux mal-
heurs, ne saurait produire de plus désastreux effets
que ce cri de révolte contre Dieu, et de haute trahison
envers la société ; un cri déplorable exerçant son in-
fluence magnétique sur les esprits en ébullition ; une
injure malsaine, soufflant avec rage de je ne sais quelle
contrée stupide et farouche, à la face de l'humanité
entière et la plongeant dans une morne stupeur !

Dans un temps où chacun s'évertue à prêcher philan-
thropie et charité, pas une voix, ferme, énergique, ne
se lève pour blâmer, ou du moins circonscrire, dans
un auditoire intelligent, cette loi illégale qui se nomme
le divorce.

Que de malheureux on détournerait de cette planche
erronée de sauvetage par un conseil sûr, un blâme
 franc et loyal !

Mais non ! L'attention que l'on prodigue aux divor-
cés est bien faite pour rendre ces pauvres presque
heureux de leur nouvelle fortune ; aussi, faut-il les
voir après quelques années de mariage s'imaginer tout
à coup avoir fait fausse route ; alors, affolés, certains
de la faiblesse inouïe de la société en leur faveur, la
masse des retardataires s'accroche désespérément à
cette suprême loi du divorce qu'elle considère comme
le vrai moyen de rebrousser chemin, ingénieuse à dé-
couvrir des prétextes absurdes pour arriver à son but.
Jamais conscience du voisin n'est plus minutieusement
scrutée ; tantôt c'est un homme lâche et sans honneur
qui, de parti pris, laisse à sa femme le soin de com-
promettre son nom pour se donner le droit de s'en
plaindre ensuite ; tantôt c'est une femme coquette, se
croyant en mesure d'invoquer le divorce en sa faveur,
parce que son mari aura refusé de lui fournir l'argent
exigé pour une toilette, etc., etc.

Quelle noble fierté chez cet homme, inconscient de
son honneur ! Quelle humiliation pour cette femme à
qui le mari a le tort de ne pouvoir donner ce qu'elle
demande !...

En vérité, ils sont d'une audace, d'une impudence,
ces maris !... le divorce seul en efface l'injure !

Vous figurez-vous ce que doit offrir d'intéressant,
pour les spectateurs, un long procès intenté sur la di-
gnité d'un homme lâche et sans cœur, ou encore sur le
refus d'un chapeau ou d'une robe de bal ? Et le plai-
doyer des savants avocats, donc !

Moi, je m'en payerais volontiers la fantaisie—tou-
jours au point de vue psychologique assurément.

Quel affreux repaire que ce cœur humain !

Pauvres gens ! pensez donc, se donner ainsi, en
spectacle, quand, eux, ont tant à souffrir de leur vie
commune !

Il y a de quoi rire... et j'en ai de folles envies.

Ce serait méchant.—Plaignons plutôt ces malheu-
reux, d'en être réduits à un tel degré de souffrance
morale ; déplorons ces malentendus conjugaux, éclat-
tant à propos de tout et de rien, alors qu'une légère
dose de bonne volonté mutuelle aplanirait les angles !

Autrefois—il y a longtemps—on eût regardé comme
des parias, des gens qui n'auraient pas eu le courage de
s'endurer réciproquement ; aujourd'hui, combien tout
est changé !...

Un océan immense, profond, nous sépare de l'autre
riva dont le but à atteindre est : Dieu ; — Lequel tient,
dans sa main, nos aspirations, nos angoisses et nos
misères ; chaque heure, chaque seconde de la vie. Le
met en communication immédiate avec nos moyens de
transport pour arriver jusqu'à Lui.

Profondément triste, il épie, tend l'oreille aux
plaintes des pauvres voyageurs qui s'embarquent sur
cet océan, en proie au terrible Inconnu...

Les premiers—les privilégiés ceux-là—sont les reli-
gieux qui font le trajet sur un pont solide et sûr,
mais, très étroit et sans bord ; il leur faut marcher,
fermes, en droite ligne, sans cesse le regard fixé en
haut... la vue de la mer à leurs pieds leur donnerait
le vertige !...

Les suivants—plus nombreux—sont ceux qui,
appelés au mariage, faisant de leur vie à deux une ex-

istence heureuse, marquée au coin du devoir, préfèrent
le steamer de première au pont et, s'embarquent forts
de leur espérance et de leur amour ; ils voguent à
pleine voile sur les flots houleux de la vie, défiant les
tempêtes, bravant les orages ; leur bâtiment est sûr
en même temps que rapide.

Viennent ensuite les éprouvés que la perte d'un
être aimé a retenus longuement à la tombe.—Arrivant
trop tard, ils s'aventurent, hésitants, craintifs, à la
merci des flots, sur un simple canot d'écorce ; exposés
aux fureurs de la tempête, craignant, sans cesse,
l'écueil qui fera chavirer la frêle embarcation.

—Ceux de la dernière heure : les divorcés, que le
départ de leurs compagnons a glacés d'effroi par leur
"sauve qui peut !" égoïte, restent seuls, en pleine
mer, sans boussole, sans direction ; irrésistiblement
entraînés par la fougue du courant ; muets de frayeur,
harassés, rendus à force de lutter contre les vagues
écumantes... lorsqu'un cri sinistre : "trop tard !" partant
de l'horizon ignoré, ne leur laisse que la honte et le
désespoir !

O Dieu ! ce n'est donc pas en vain que l'on se rit de
ta puissance ?...

V. DE PRAIRIE.

DANS LA GRANGE

(Voir gravure)

Quelle jolie scène et qu'elle doit plaire ici—puis-
qu'elle se passe dans cette partie de la France, berceau
de la plupart de nos familles du Bas-Canada !

Quel petit ménage heureux, ces deux braves Bre-
tons, faisant sans doute leurs projets d'avenir pour
l'enfant, toute timide, pauvre petite poulette ! Voyez-
là : ne dirait-on pas qu'on va la conduire à... l'a-
battoir ?

C'est que, dans cette vieille terre de la Foi, le res-
pect du père, du chef de la famille, est tellement
ancré au cœur des enfants, que même tout petits, ils
s'approchent qu'avec timidité de celui qui tient la
place de la Divinité !

La jeune mère, tout en tricotant, écoute son mari
à peine hasarde-t-elle quelque objection : elle sait que
si chez elle le cœur parle, chez son époux c'est la
raison. Et souvent, hélas ! les misères de la vie exi-
gent que l'on écoute celle-ci, et non celui-là !...

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Violette.—Voulez-vous être assez bonne d'a-
dresser au MONDE ILLUSTRÉ ce que vous lui destinez ?
Les autres journaux ne comprennent point ces envois
à eux faits, quand cela ne les concerne pas.—Quels
regrets pour "Naguère et aujourd'hui !" Nos pau-
vres typographes refusent de composer sur un manus-
crit de près de deux pieds de longueur, écriture fine
et serrée ! Que faire ?... Si je n'étais accablé de beso-
gne, je recopierais...

A. F...—Il y a des vers de treize à quatorze pieds :
que faire ? Avez-vous vu ma réponse précédente ?

Amable B.-C.—Nous serons heureux de votre colla-
boration. Bien que le petit morceau soit un peu faible,
nous l'insérerons, un peu corrigé : vous ne nous en
voulez pas ?

Emile D..., Montréal.—Merci, de votre condescen-
dance.—Bien qu'un peu faible, le morceau passera.
Ne perdez pas patience si vous ne le voyez pas tout de
suite : tant de nos collaborateurs assidus attendent
leur tour !

Jos. M..., Montréal.—Quel bonheur, de vous lire
enfin !

UNE MÈRE

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !

FLORIAN.